

LA

PORTEUSE DE PAIN

—o—

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

—o—

LXXX

Tu as la fièvre, mignonne, fit-il avec émotion.

—Un peu, répondit Mary.

—Tu as mal dormi ?

—Très mal.

En même temps une toux sèche déchirait la gorge de la jeune malade.

—Tu souffres ? reprit Paul Harmant.

—Oui, c'est vrai, je souffre... je souffre beaucoup.

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues du misérable chez qui la paternité était le seul sentiment humain.

—Où est ton mal ? bégaya-t-il.

—Là... et là, dit Mary en posant sa main successivement sur son front et sur le côté gauche de la poitrine.

—A la tête et à la poitrine alors ?

—Non, au cœur.

L'assassin de Jules Labroue tressaillit.

—Au cœur ! répéta-t-il.

—Oui, père.

—Tu ne m'avais jamais parlé de ce mal, ni à moi, ni au médecin.

—C'est qu'il est de date récente.

LXXXI

—Sont-ce des palpitations que tu éprouves ? poursuivit Paul Harmant.

—Non, c'est une sensation indéfinissable. On croirait qu'une main s'introduit dans ma poitrine, et par instant me comprime le cœur. Père, ajouta la jeune fille en baissant la voix, je dois aujourd'hui te faire un aveu... te dire la vérité tout entière.

—Parle, ma chérie.

Mary prit à son tour les mains de son père, et tournant vers lui son visage amaigri, ses yeux pleins de larmes, elle lui dit :

—Ma plus grande souffrance, vois-tu, c'est la peur de t'affliger qui la cause. J'ai bien compris que tu rêvais pour moi ce qu'on appelle un beau mariage, c'est-à-dire une alliance avec une famille riche, comme tu l'es toi-même, et, de plus, ayant un grand nom... un titre de noblesse. Est-ce vrai, cela ?

—C'est vrai. J'ambitionne pour toi des destinées si hautes, que tu sois enviée de toutes les femmes.

—Eh bien, père, il ne faut plus ambitionner cela, car la réalisation de tes rêves est impossible. Un seul mariage peut me donner le bonheur. S'il ne s'accomplit point je ne me marierai jamais. Père, depuis deux mois je souffre de te cacher le secret qui remplit mon âme. Depuis deux mois j'aime quelqu'un.

Jacques Garaud frissonna de tout son corps.

—Lucien Labroue, n'est-ce pas ? s'écria-t-il.

—Tu le savais ? balbutia Mary en cachant sa figure sur la poitrine de son père.

—Je l'avais deviné.

—Eh bien, oui, c'est lui que j'aime, lui que

j'aime plus que ma vie, plus que tout au monde, excepté toi, et que j'aimerai toujours.

Le faux Paul Harmant était devenu aussi pâle que sa fille.

—Mais, ma pauvre enfant, répliqua-t-il, cet amour est insensé !

—Oh ! ne me dis pas cela ! reprit la jeune fille dont les sanglots éclatèrent. Ne cherche pas à me convaincre par des raisonnements inutiles. Rien au monde ne peut arracher de mon cœur un amour qui désormais fait partie de mon existence ! Et d'ailleurs pourquoi donc serait-il insensé, cet amour ? Lucien Labroue est pauvre, et nous sommes riches, c'est vrai. Mais qu'importe cela ? Lucien Labroue est de naissance obscure, mais est-ce que nous appartenons à la noblesse, nous ? Est-ce que je tiens à devenir noble ? Est-ce que je vendrais mon cœur pour un titre ? Ah ! si je me sentais capable d'une telle bassesse, comme je me mépriserais ! Lucien a le talent, le courage, la volonté, par conséquent l'avenir. Je l'aime ! N'ent- il rien de tout cela, je l'aimerais encore. Père, tu

—Il ne s'agit pas de donner ta vie ; mais seulement d'accepter Lucien pour fils. Si tu veux bien, je suis sûre que ma santé va renaître. Si tu refuses... ah ! père, c'est toi qui m'aurais tuée. Refuses-tu ?

Paul Harmant prit sa tête entre ses deux mains. Il lui semblait que son crâne allait éclater.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! bégaya-t-il, que tu me fais souffrir !

—Souffrir ? répéta Mary haletante. Pourquoi souffrir ? Ce que j'attends de toi, ce que je te supplie de m'accorder est si simple.

—Ma fille bien-aimée, mon enfant chéri, ne me demande pas cela.

—Pourquoi ?

—Lucien Labroue ne peut être ton mari.

—Je n'en veux cependant point d'autre que lui, je n'en accepterai jamais d'autre.

—Tu oublieras.

L'enfant porta la main à son cœur, et d'une voix faible comme un souffle, prononça ces mots :

—Je n'oublierai pas, je mourrai !

Et, glissant en arrière, elle s'abattit sur le dossier de son siège, évanouie. Paul Harmant, épouvanté, éperdu, se précipita aux genoux de sa fille.

—Mary ! ma bien-aimée Mary, s'écria-t-il, reviens à toi... ne meurs pas. Tout ce que tu veux, je le veux... j'accepte le sacrifice. Ecoute-moi, Mary... entends-moi... réponds-moi. Tu seras la femme de Lucien.

Mary ne répondait pas. Son visage demeurait livide. Ses yeux restaient fermés. Le millionnaire devenait fou d'épouvante. Il prit les mains de sa fille. Elles étaient glacées.

—Morte ! cria-t-il avec effarement ; elle est morte ! je l'ai tuée !

Bondissant jusqu'auprès de la cheminée, il saisit le cordon de la sonnette et le secoua à le briser. La femme de chambre accourut.

—Ma fil'e se meurt ! lui dit Paul Harmant d'une voix rauque, en désignant Mary inanimée.

La camériste poussa un cri et s'élança vers sa jeune maîtresse. A cette minute précise, l'enfant fit un mouvement léger.

—Elle revient à elle, murmura le père, dont un éclair de joie remplaça le morne désespoir. Ayez pitié de moi, mon Dieu ! ne me la prenez pas !

Puis, saisissant Mary, il la souleva et la porta jusqu'à son lit, où il l'étendit. Quelques gouttes de sang vinrent aux lèvres de la jeune fille. Jacques Garaud fit un geste de

terreur. Mary ouvrit les yeux, promena un regard vague autour d'elle et reconnut son père.

—Lucien ? Lucien ? murmura-t-elle d'une voix très basse, avec un accent interrogateur.

—Oui, répondit le millionnaire en se penchant vers elle, tu vivras pour l'aimer.

Ces mots galvanisèrent la malade. Elle prit dans ses mains la tête de son père, l'embrassa sur les deux joues et parlant tout bas, à son oreille, lui dit :

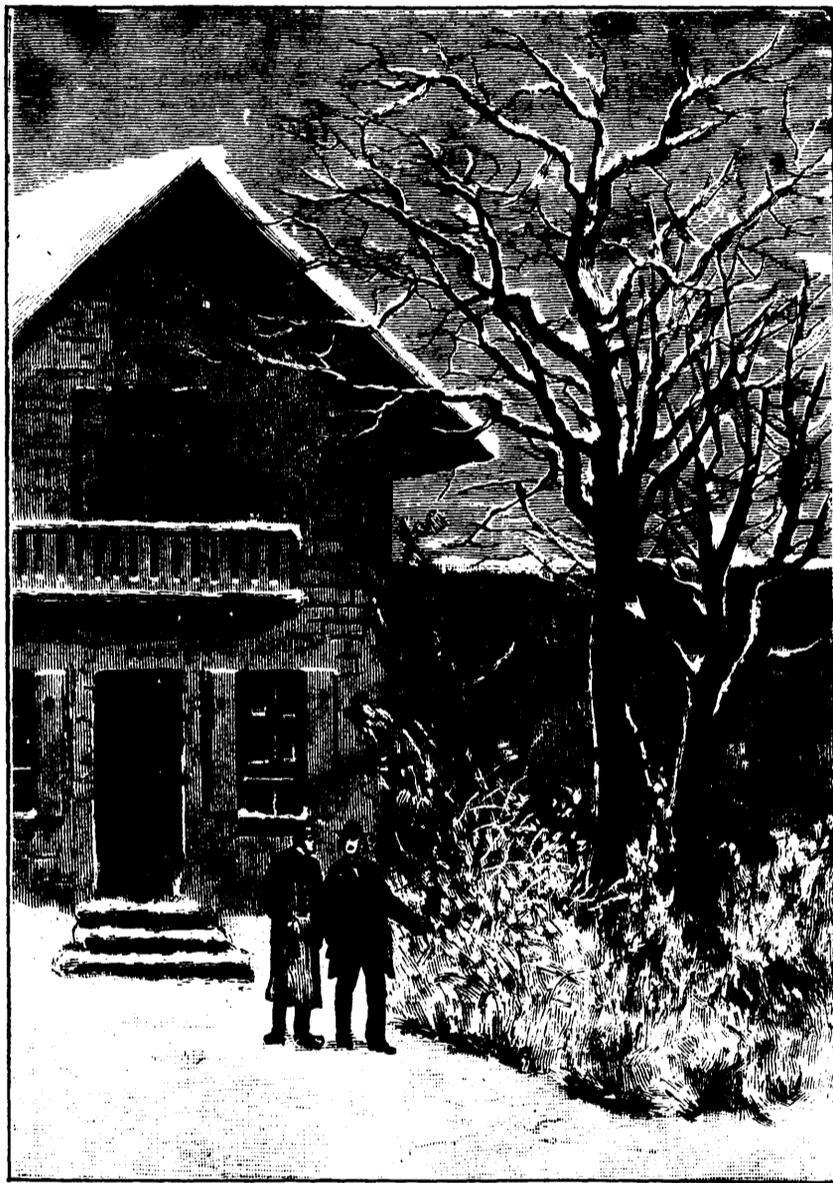
—Tu me le donneras, alors ?

—Je te le donnerai, oui.

—Bien vrai ?

—Je te le jure !

—Ah ! je suis heureuse, maintenant ! La joie me rend des forces et me rendra bientôt la santé. Va, père, et ne crains rien, je veux pas mourir.



Il finit par trouver aux Batignolles un petit pavillon.—(Voir page 119, col. 1.)

ne veux pas que je te quitte. Eh ! bien, avec Lucien devenu ton associé, je resterais sans cesse auprès de toi. Cela te constituerait plus encore qu'aujourd'hui un intérieur, une famille. Tu serais aimé par Lucien comme tu l'es par moi, tu aurais deux enfants au lieu d'un, voilà tout. Est-ce que ce ne serait pas bon ?

Jacques Garaud gardait le silence.

—Père, m'aimes-tu ? reprit la jeune fille.

—Si je t'aime, mon enfant adorée ! Tu demandes si je t'aime !

Et l'assassin de Jules Labroue pressa Mary contre son cœur avec une effusion de paternelle tendresse.

—Alors, père, tu ne voudrais point me voir mourir ?

—Mourir, toi ! je donnerais ma vie pour sauver la tienne.